

Après l'article sur le camp retranché du Wern pendant l'Occupation, mis en ligne sur ce site en 2015, ce nouvel article concerne un deuxième site de Plounez également occupé par l'armée allemande à la même époque.

Toute reproduction du texte ou de document iconographique est soumise à l'autorisation de l'auteur suivie de la précision : bevaneprounez.pagesperso-orange.fr

Jalons et anecdotes d'histoire locale de Plounez LE DÉPÔT DE MUNITIONS DE KERGOY PENDANT LA SECONDE GUERRE MONDIALE.

Jacques DERVILLY

Le « camp retranché du Wern », implanté entre le bourg de Plounez et les premières maisons de Paimpol, avait immédiatement imposé sa présence, présence d'abord bruyante lors de sa construction à partir du printemps 1942, puis hostile par sa ceinture de barbelés et de mines qui l'interdisait aux Plouneziens, et menaçante enfin, par les tirs de ses puissants canons qui ébranlaient murs et vitres et attiraient contre lui les raids aériens.

Non loin, un autre site, bien moins important, était apparu en même temps, mais « sans faire de bruit » et qui, la guerre finie, resta presque totalement oublié, sauf de quelques riverains. Il s'agit du « dépôt de munitions dans le bois du manoir de Kergoy. Un de ces riverains, M. Jean Allainguillaume, jeune garçon à l'époque de l'Occupation, regrettait tant cet oubli dans la mémoire locale que, lors d'une conversation, il prit la décision d'y remédier ! Sans tarder, M. Allainguillaume prend rendez-vous avec deux témoins des événements : Mlle Chantal de Montgermont et M. Yves Martin. Sans leurs témoignages à tous les trois, la documentation écrite trop mince sur ce sujet et les quelques récits partiels recueillis il y a une trentaine d'années, n'auraient jamais suffi pour proposer cette nouvelle page d'histoire locale.



M Allainguillaume indique le site du dépôt de munitions

Le quartier de Kergoniou en 1942

Kergoniou tient son nom du manoir qui est le bâtiment le plus important de ce petit quartier au nord du bourg. La route principale qui va de Paimpol à Lézardrieux le laisse un peu à l'écart et seul le chemin qui en descend vers le bourg depuis la Croix Barillet est fréquenté. Les autres chemins, même celui de Kergoat, sont étroits, et parfois peu praticables. C'est un quartier à l'habitat dispersé où dominant l'imposante demeure de Kergoniou et son parc. A proximité, on trouve trois grosses fermes (celle de Kergoat tenue par Romain Henry, celle de Kergoniou tenue par Paul Jacob, et la métairie du château tenue par Mme Martin). Une autre grande maison, Pont Isaac, est celle d'un négociant agricole (Paul Rousselot, qui est à cette époque prisonnier de guerre en Allemagne). Sur la route de Kergrist, les cafés de « Kroas Barilleul -Croix Barillet» (café Kerjolis) et « Au repos de la Côte » (café Josse) ne sont fréquentés que par la fidèle clientèle des cultivateurs, charretiers, journaliers, colporteurs, marins et autres pensionnés qui vont à ou reviennent de Paimpol.



Entre le bourg et Pen-Crec'h, le quartier de Kergoniou



Vue aérienne du quartier

Quant à l'école Sainte-Anne, tenue par les religieuses du Saint-Esprit, elle fait déjà partie de l'entrée du bourg et sa cantine scolaire accueillera chaque midi pendant l'occupation les enfants de l'école privée tout comme ceux des deux écoles publiques sur demande des parents.

Le château de Kergoniou est habité par la famille de Montgermont, composée du chef de famille, M. René Drouet de Montgermont, son épouse Elizabeth, leurs trois enfants, Xavier, 14 ans, Chantal, 13 ans et Odile 11 ans. Sous ce toit vivent aussi la mère d'Elizabeth et une tante célibataire. Le château de Kergoniou est une grande demeure que de hauts murs protègent des regards indiscrets. A l'est s'étend le parc composé d'un petit bois et de plusieurs prairies pour les trois vaches et les cinq moutons de la métairie. Le parc est fermé par des haies bocagères.



Le manoir de Kergoniou

La famille de Montgermont sort peu de son domaine, sinon pour assister aux offices religieux à l'église paroissiale où chaque membre a sa place attitrée. La famille est bienfaitrice de l'Église et dans les années juste avant la guerre, par exemple, c'est dans une partie du parc exceptionnellement ouvert au public que se tiennent les kermesses paroissiales.

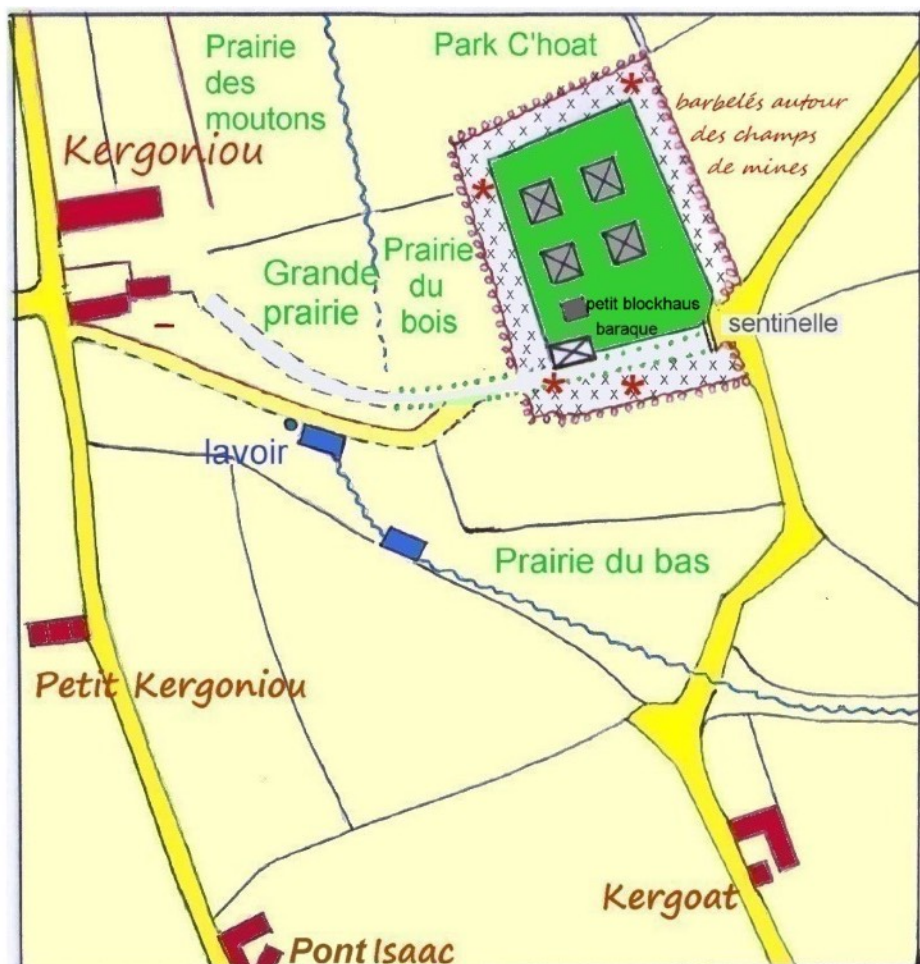


Kermesse à Kergoniou (coll. partic.)

La métairie est située à quelques dizaines de mètres seulement et en contre-bas du château. Elle est tenue par Mme Martin qui a quatre enfants dont les deux aînés Pierre, 12 ans et Yves 7 ans ont comme copains deux cousins de leur âge les frères Yves et Jean Allainguillaume . Parfois se joignent à eux les jeunes enfants de la ferme Henry. Quand ils surveillent les vaches, ces garçons aiment s'adonner aux jeux « buissonniers » traditionnels : faire des arcs, dénicher des nids de merle, se bagarrer, faire de petits barrages et des petits moulins sur les ruisseaux, ou mener les vaches s'abreuver au lavoir de la « Prairie du bas ».

Depuis juin 1940, l'« Occupation allemande » se passe dans le quartier de la même façon et avec les mêmes contraintes pour la population que partout ailleurs. Un cas spécial et pénible (mais pas exceptionnel) a eu lieu au tout début de l'occupation lorsque deux officiers allemands à cheval se sont présentés chez le garde-champêtre (François Henry) qui habite justement dans ce quartier et élève des pigeons. Sans ménagement, les deux officiers lui donnent l'ordre suivant : « *Vous, tuer les pigeons, ou nous, tuer les pigeons* ». Le pauvre homme n'eut d'autre choix que de tuer tous ses pigeons en présence des deux militaires qui craignaient que de tels volatiles ne soient utilisés comme pigeons voyageurs.

Le « dépôt de munitions » : 1942,1943...



Dans le bois, le "dépôt de munitions" est constitué de 4 cuves (ou 3). Une n'explosera pas lors de la fuite des Allemands. Un petit blockhaus abrite les détonateurs. Dans l'angle, une baraque peut héberger une dizaine de soldats. Les 4 * indiquent les accidents qui se produiront dans les champs de mine. Le - marque un petit abri creusé derrière la métairie en cas d'attaque aérienne.

(documentation fournie par M. H. Martin)

Un jour à la fin du printemps 1942, les métayers du château sont informés que certaines prairies, un champ cultivé et le bois sont réquisitionnés par les forces d'occupation et vont être entourés de barbelés et de mines. Très tôt le lendemain matin, toutes les bonnes volontés du voisinage, hommes, femmes enfants se retrouvent à l'entrée de la parcelle cultivée. En quelques heures, toute la parcelle qui était sous blé, encore vert mais déjà en épi, est coupée et emportée par les enfants qui l'enrangent comme fourrage ! Peu après, des soldats allemands délimitent un périmètre et, derrière une ceinture de barbelés plantent des mines. Une sentinelle disposant d'une guérite est aussitôt postée à l'entrée de l'allée du parc à l'est, tandis qu'une dizaine de soldats qui logent dans

une baraque en bois surveillent l'autre accès. Dans les jours qui suivent, des cuves profondes sont creusées dans le bois pour y entreposer des munitions, et tout à côté est construit un petit blockhaus pour y stocker les détonateurs. L'ensemble, discrètement aménagé dans cette propriété privée, boisée et entourée de haies, reste presque invisible des alentours.

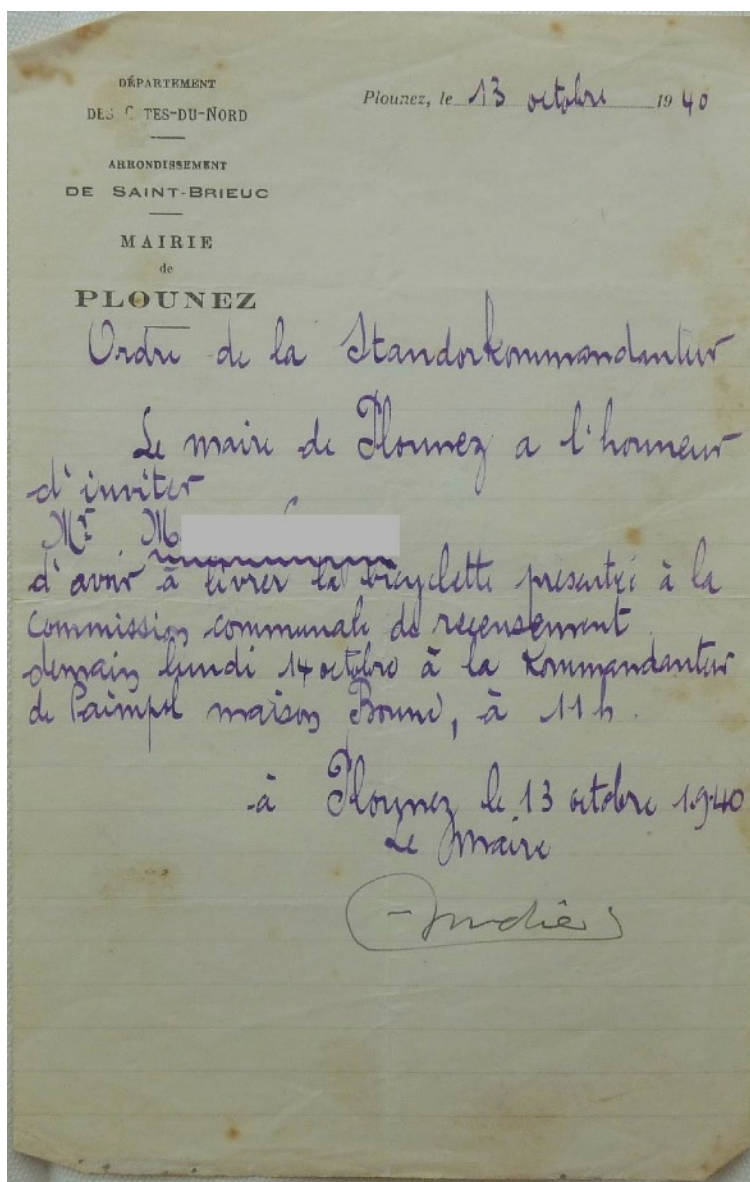
La vie locale est donc finalement peu perturbée. Comme les allées et venues des militaires allemands se font par la prairie du lavoir, c'est finalement les laveuses au travail et les enfants occupés à leurs jeux ou à surveiller les vaches qui ont le plus l'occasion de croiser les troupes d'occupation. M. Martin se souvient d'avoir été impressionné par le salut hitlérien et le garde-à-vous impeccable de soldats allemands s'adressant à deux officiers à cheval rencontrés dans cette prairie.

Les mois se suivent sans grande activité de la part des « Allemands du dépôt ». L'on entend comme partout le passage des patrouilles surveillant l'application du couvre-feu. Les réquisitions d'hommes, d'attelages et de vélos s'y font comme sur le reste de la commune, sans contrainte supplémentaire due à la présence du dépôt. La proximité de fermiers chez qui l'on peut s'embaucher en échange d'un repas, d'un peu de beurre, de blé à moudre, et même, parfois, d'un bout de saucisse ainsi que la possibilité de cultiver un jardin (M. Allainguillaume se souvient des jardins intégralement transformés en champs de pommes de terre) adoucissent dans bien des familles les rigueurs liées aux pénuries et aux privations.

Pour les enfants observateurs, le quotidien peut être agrémenté par des scènes inhabituelles. Ainsi, tout en surveillant les vaches dans la prairie du bas ont-ils parfois leur curiosité attirée par le passage de soldats allemands qui, en galante compagnie, longent le ruisseau et le talus vers des haies abritées. Un autre jour, c'est un vieux soldat rencontré dans le chemin de Kergoat qui offre un billet de 20 francs à Yves et à son cousin en disant : « *Demain carrousel, Paimpol* ». Revenant de ville, le « vieux » soldat père de famille avait sans doute vu des enfants sur les « chevaux de bois » à l'occasion de la *Foire-aux-Moines*.

Les Russes blancs

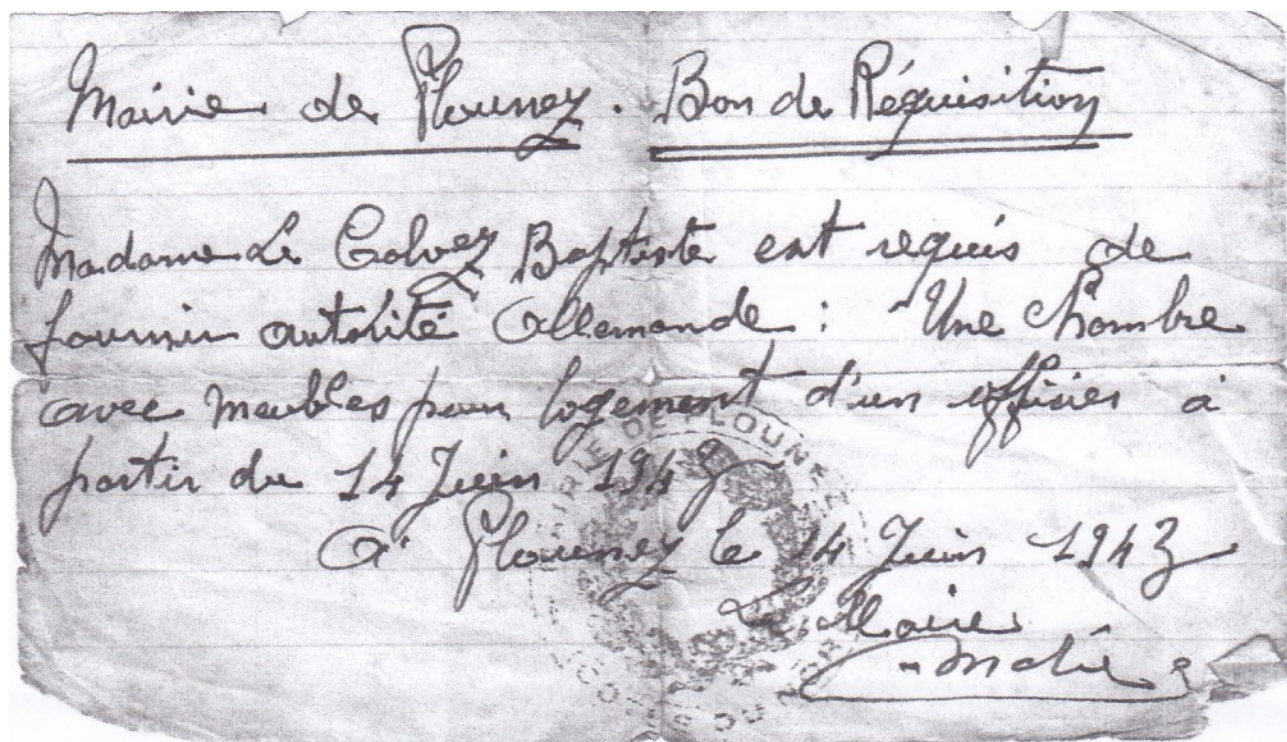
En cette fin de printemps 1943, le bourg de Plounez va être presque entièrement « occupé » par des troupes qu'on va très vite désignées comme des *Russes Blancs* » à la sinistre réputation de buveurs, violents et voleurs. Pour la population, ce sont des soldats russes (ou polonais, voire géorgiens) qui sont opposés au communisme en URSS et qui ont



Ordre de réquisition de vélo (Coll. partic.)

rejoint l'armée allemande pour ne pas porter l'uniforme de l'armée soviétique. Ils se remarquent à la couleur de leur uniforme et à la langue qu'ils parlent. Il semble qu'il n'y ait pas de gradés parmi eux et ils sont encadrés uniquement par des officiers Allemands.

A Plounez, ces officiers vont s'installer dans des chambres réquisitionnées chez des particuliers. Leurs chevaux, très nombreux, sont répartis entre les grosses fermes du bourg et sur l'Allée Commune. La troupe dort dans les deux écoles publiques vidées de leurs élèves, lesquels auront classe jusqu'aux vacances, chez des particuliers disposant de pièces assez grandes. A la vérité, l'absentéisme sera bientôt complet ! M. Irénée Gourhan se souvient qu'une salle de la maison familiale fut aménagée en infirmerie, tandis qu'une autre maison du bourg était transformée en cuisine de campagne. M. Gourhan se souvient aussi de voir les soldats se raser autour du puits sur la place du bourg.



Ordre de réquisition de chambre (Coll. partic.)

Un jour de juin 1943, se souvient Mlle Chantal de Montgermont qui avait 14 ans, des officiers allemands viennent visiter le manoir afin de réquisitionner des chambres. En raison de deux parentes âgées présentées comme très malades et contagieuses, les Allemands ne réservent que les combles (qu'ils n'utiliseront jamais) et la grande salle de billard au rez de chaussée. Par précaution, l'automobile familiale a été mise à l'écart et ses roues démontées et cachées.

« Nous avions des vaches et en juin, les foins étaient d'une belle hauteur. Les Allemands viennent y mettre 42 chevaux, la plupart malades de la gourme. Ces soldats et ces chevaux provenaient du front de l'est. Les soldats vont et viennent pour les soigner et repartent le soir dans une des écoles de la ville qui leur sert de caserne. Des officiers mettent également leur chevaux dans les prairies. Au bout de quelque temps, Ma mère [Mme de Montgermont] accompagnée de Mme Martin, la métayère, vont se plaindre à la kommandantur de Paimpol, et peu après, on ne reverra plus ni chevaux ni soldats, mais ils auront utilisé tout le foin que l'on voulait garder pour l'hiver et il nous faudra en acheter ».

Un autre désagrément pour la famille de Montgermont vient de l'usage que les officiers allemands font de la grande salle de billard où ils entreposent les selles de leurs montures. Avant et après chacune de leurs sorties, de jour comme de nuit, les cavaliers se livrent à un étrange et bruyant « ballet » : ils ouvrent les fenêtres de la salle, font une chaîne de part et d'autre et se passent les

selles avec force gesticulations . S'ils rentrent de nuit, ils sonnent afin que Madame de Montgermont vienne leur ouvrir le portail. En leur ouvrant, elle s'est plus d'une fois trouvée face à un officier, méfiant, tenant une arme à la main ! Une fois entrés dans la cour avec leurs chevaux, ils procèdent au même « ballet » des selles dans l'autre sens.

M. Allainguillaume se souvient d'un acte de résistance enfantin : du haut de ses 7 ans, il observait caché derrière un talus de chemin, en compagnie du cousin Yves à peine plus âgé, les chevaux allemands parqués dans une prairie du manoir et gardés par une sentinelle. Sortant une fronde de leur poche, ils se mettent à lancer des pierres sur les chevaux. Alertée, la sentinelle tire aussitôt un coup de feu en l'air qui met les apprentis résistants en fuite. Un autre acte de bravoure du jeune Jean fut de passer devant la sentinelle en faction à l'entrée du bois, lui tirer la langue et détaier.

Un autre souvenir est à rattacher à cette occupation du quartier : « Une année, se souvenait M. Pierrot Fretté, il y eut une maladie (la gourme) sur les chevaux. Ils étaient regroupés sur l' «Allée Commune » et la maladie en tua beaucoup. Les Allemands convoquèrent les cultivateurs avec leurs chevaux et choisirent ceux qui leur convenaient et ils les payaient sur le champ. Les cultivateurs devaient aussi fournir nourriture et fourrage gratuitement pour les bêtes. »

Il semble que les Russes Blancs aient quitté le bourg et le quartier dans le courant de l'été pour aller relever des troupes allemandes, dont certaines étaient basées dans les environs immédiats (à Landeby).



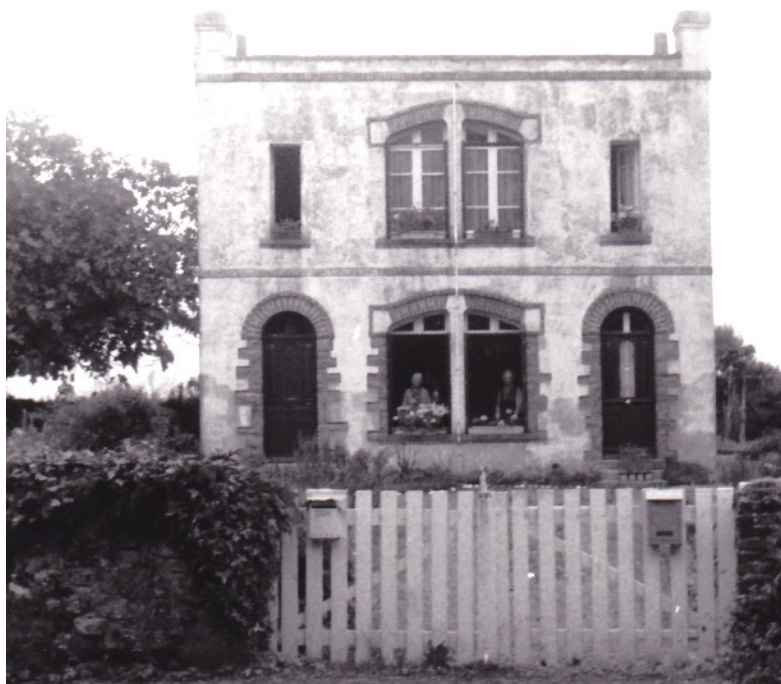
M. Pierrot Fretté

1943 est encore marqué par un nouveau recensement de vélos et leurs réquisitions. Que font les Allemands de ces vélos ? « Pendant la durée de leur séjour, se souvient M. Martin, on voit quelquefois passer devant le portail de la métairie une file de cyclistes qui fait bien 300m de long, venant du camp et allant toujours vers le haut de la côte pour tourner vers Lézardrieux ou Paimpol. Pourquoi ? Mystère. Ils gravissaient la côte à pied, ce qui faisait un amas devant notre portail. »

...1944...

L'année 1944 est localement vécue comme celle où « la Résistance » va devenir plus qu'un mot ou qu'une réalité vague et invisible . Elle existe, elle agit (on entend parler de sabotages sur les voies ferrées, ou de lignes téléphoniques sectionnées par exemple), mais on ne sait pas qui la compose, même si des noms circulent. Aux « patriotes » appartenant à des réseaux clandestins, s'ajoutent depuis 1943 les hommes qui vont se cacher pour échapper au STO ; eux sont aussi des « clandestins » mais ce sont des voisins, des parents, des amis et l'on s'inquiète encore plus pour eux.

Pour installer un poste d'observation (utilisé de temps en temps seulement) sur le toit plat d'une maison de « *Pen-Crec'h* » les Allemands ont dû expulser une famille. L'endroit est stratégique car il domine toute la baie de Paimpol. Dans le ciel, on voit et on entend de plus en plus souvent passer des avions, certains volant à basse altitude au dessus du Trieux ou des défenses allemandes, d'autres, très haut, allant vers Lorient ou Brest.



La maison au toit plat de Pen Crec'h

Localement, le sabotage en gare de Paimpol, en avril 44, de wagons de fourrage destiné révèle l'exaspération grandissante contre le Service du Ravitaillement, lequel exige de plus en plus de céréales, viande, pommes de terre, paille, beurre, oeufs, lait etc. Les cultivateurs ont bien du mal à fournir ce qui est commandé mais il leur est possible quand même d'en mettre un peu « de côté ». Malgré les risques, M. Paul Jacob réussit à livrer chaque fois que c'est possible des denrées à la clinique de Paimpol.

Albert Henry, le jeune fils du garde-champêtre, se souvenait d'avoir eu, « sur ordre des Allemands » à ramener de Pontrieux, en compagnie d'un boucher, un troupeau de vaches jusqu'à l'abattoir de Paimpol pour la consommation allemande. Tout le long du chemin, les pauvres bêtes furent maltraitées, et même brutalisées. « *Une expérience affreuse!* » disait-il.

Les soldats allemands entrent fréquemment chez les particuliers, et en leur absence certains volent ce qu'ils trouvent. « *Chez nous, dit M. Allainguillaume, on a constaté une fois un vol : la porte avait été forcée, et il manquait du beurre, des oeufs, du cidre, une tire-lire et surtout une bague. Ma mère est allée se plaindre à la kommandantur et, miracle, elle a récupéré sa bague! Un autre jour ma mère eut toutes les peines à empêcher des soldats assoiffés de boire du vinaigre...* »

Des événements pénibles contribuent à maintenir un climat d'insécurité : c'est la rafle du 8 mai 1944, en plein bourg de Plounez et en présence d'enfants. Peu après, le 7 juillet 1944, c'est la mort de deux cousins résistants Henry, tués dans un accrochage à Ploëzal. L'un est le fils d'un artisan du bourg Antoine Henry, qui sera lui même tué peu après dans un bombardement ; l'autre, Yves, est le fils du garde-champêtre qui habite au Petit Kergoniou, presque en face du manoir.

Toutes ces tragédies ajoutées aux exactions, arrestations, réquisitions pénuries etc. font souffrir les gens Mais dans beaucoup de maisons, on écoute, avec prudence bien sûr, la radio (dont le nombre d'appareils dépasse de beaucoup les 50 déclarés en février 1940 !) et l'on sait que les Allemands ont été vaincus à Stalingrad. Les informations données par Radio-Londres renforcent l'espoir des Français. et ces bonnes nouvelles encouragent les actes de résistance, mais au risque grandissant de perquisitions, repréailles et rafles. C'est un cercle vicieux !

LA FAUSSE LIBERATION DE PLOUNEZ : vendredi 4 août

L'évacuation des habitants du quartier

La journée la plus noire pour les Plounéziens est encore à venir : elle a lieu le vendredi 4 août 1944 et a déjà été évoquée dans un autre article. Paradoxalement, ces événements qui se déroulent pourtant en partie dans le quartier de Kergoniou ne seront connus que le lendemain et même plus tard. Écoutons les témoins raconter les événements de la journée tels qu'ils les ont vécus :

Mlle de Montgermont (14 ans en 1944) :

« Tôt le matin du 4 août 1944, les Allemands viennent nous dire de partir car le dépôt de munitions va sauter. Nous quittons alors le château, sauf notre père qui veut rester pour garder la propriété. Les autres membres de la famille, y compris notre grand mère et notre tante âgées, trouvent refuge à la ferme Thomas de Traou-Scaven. D'autres personnes sont déjà là, d'autres arrivent. Beaucoup resteront près de 15 jours. Nous y resterons aussi tout ce temps, et dormirons à 7 dans une seule chambre !

Les munitions entreposées dans le bois sautent dans la matinée du 4 août, causant de gros dégâts aux arbres et cassant les châssis et projetant par terre les fenêtres du château et des maisons du quartier.

Dans la journée, des Allemands à la recherche d'hommes pénètrent dans la propriété et trouvent notre père, lui attachent les mains et l'emmènent avec eux, à pied, destination inconnue... En route, ils capturent 5 autres hommes et le groupe finit par arriver à Loguivy. Les 6 hommes vont rester longtemps alignés dos au mur face à un soldat armé... M de Montgermont fait un vœu à Saint-Yves... Le temps passe.... Soudain un homme arrive et crie quelque chose à l'Allemand, qui laisse tomber son arme et s'enfuit... Notre père est libéré et rentre sur Plounez où après quelques recherches, il retrouve sa famille à Traou Scaven.

Un Plounézien (que faisait-il là ?) racontera plus tard que les Allemands avaient prévu d'incendier ou détruire le château. Apercevant les fils suspects passant par les fenêtres, il les avait coupés. »

La famille de Montgermont, réfugiée à Traou-Scaven, n'apprendra la « tragédie du clocher » et ses suites que plus tard.

M. Joseph Henry, de Kergoat

Ce 4 août 1944 de bon matin, Joseph Henry, 19 ans, qui vient de partir aux champs doit rentrer rapidement car une douzaine d'Allemands préviennent les voisins de Kergoniou que le dépôt de munitions enterrées dans le bois va sauter. Joseph va attacher les quatre chevaux de la ferme dans un chemin creux, *Garden Peulrin'* protégé par de grands arbres, puis revient chez ses parents. Les plus jeunes enfants ont déjà été évacués dans de la famille à la ferme de Poul-Ranet, à environ 2km de là.

« Vers 9 heures, continue Joseph, deux explosions secouent l'air : 2 des 3 soutes ont sauté. Plus tard, nouvelles explosions : c'est le « camp » allemand du Wern qui saute.

La journée se poursuit dans le désespoir. Le soir venu, je viens à peine de rentrer les chevaux à l'écurie que j'entends des coups frappés à la porte de derrière. Quatre Allemands sont là, dont un, Séraphin, parfaitement francophone, qui est souvent venu à la ferme



M. Joseph Henry de Kergoat

« chiner » des oeufs ou mille autres choses et chercher des renseignements. Séraphin et moi, on se déteste, mais Séraphin est armé et se fait menaçant. Après quelques mots, les Allemands réquisitionnent et emmènent aussitôt un cheval et le tombereau. ».

La famille Henry passera la nuit dans la tranchée creusée en bordure du chemin ou dans des meules de foin et n'apprendra qu'au matin les évènements survenus pendant la nuit.

Soeur Marie-Paule et M. Jean Jacob

« Dès l'alerte, en ce matin du 4 août, toute la famille se réfugie dans un chemin creux à Ti-Lann où elle passe la journée. Mais le lendemain, les Allemands que l'on croyait partis réapparaissent dans la route venant de Kergrist et de Lézardrieux. À nouveau, c'est l'angoisse.

Paul, notre père, qui se sent recherché par les Allemands doit fuir en compagnie de son fils aîné également recherché. Ils vont ainsi vivre cachés plusieurs jours dans un champ où ils sont secrètement ravitaillés. La famille se sent menacée en permanence. Heureusement, les Américains ne sont plus loin. »

Mais, aucun membre de la famille présent à la ferme n'étant sorti ce soir-là, la tragédie ne sera connue que le lendemain.

Mme Beauverger, née Allainguillaume

« Maman était partie très tôt en voiture à cheval avec Paul Jacob au moulin du Houël pour faire moudre du blé qu'elle avait obtenu en travaillant chez lui. Soudain, des soldats entrent dans la maison en criant de partir car le bois va sauter. Quelques familles partent précipitamment, sans rien emporter, jusqu'à la ferme de Keribot où on attend.... Je ne sais pas quand ma mère nous a retrouvés. On a passé la nuit dans de la paille. Et la nuit suivante, je me revois à « Mézou Gô », plusieurs à dormir mélangés. Puis on est rentrés à la maison. Toutes les fenêtres avaient été détruites, tout dans la maison avait été soufflé par terre, sauf une vierge en faïence sur une étagère qui était retournée face contre le mur. »

M Jean Allainguillaume :

M Allainguillaume continue : *« Nous sommes 4 enfants, seuls à la maison car notre père, marin de l'état, ne donne aucun signe de vie. Nous fuyons avec des voisins et nous nous retrouvons de l'autre côté de la grand route, dans une ferme où notre mère nous rejoint. On dort une nuit à 6 dans un lit (« daou ben, daou rër » , tête bêche), puis une autre nuit dans un champ de blé vers « Mezou Gô ». Puis on revient à la maison où tout a été soufflé. Poussés par la curiosité, on va ensuite dans le bois malgré le danger des mines. On aperçoit deux énorme cratères où pourraient tenir deux maisons ! Une cuve n'a pas explosé. Des munitions et des armes sont éparpillées alentour. »*

Mme Allainguillaume et ses enfants s'étant réfugiés dans un hameau éloigné n'ont pu être au courant des évènements arrivés dans la nuit du 5 août non loin de leur domicile.

M Yves Martin :

« Quand les Allemands nous ont dit de partir, la famille s'est rendue dans une ferme, où nous avons passé la journée et la nuit. Nous, les enfants, nous avons dormi dans l'étable sur la paille au cul des vaches. Au matin, chacun riait de son voisin, la figure noire de crotte de mouches, et d'éclaboussures des vaches. Puis nous sommes tous allés un peu plus loin chez mon cousin Yves Le Gonidec de Pontebar. En début d'après-midi, papa [marin de commerce à la maison car sans embarquement] est rentré voir la situation. Il a trouvé les vaches errant dans les champs dont une, « Blanchete », était entrée dans la zone minée. En passant entre deux châtaigniers pour la faire sortir, Papa a sauté sur une mine . Une voisine est venue nous informer que papa était à la clinique de Paimpol.

Nous sommes rentrés le lendemain pour trouver toutes les fenêtres par terre, pareil pour le manoir. N'importe qui pouvait entrer. On pouvait regarder par les fenêtres. Les châtelains étaient partis»

C'est à leur retour à la métairie que la famille Martin apprend la « tragédie ».

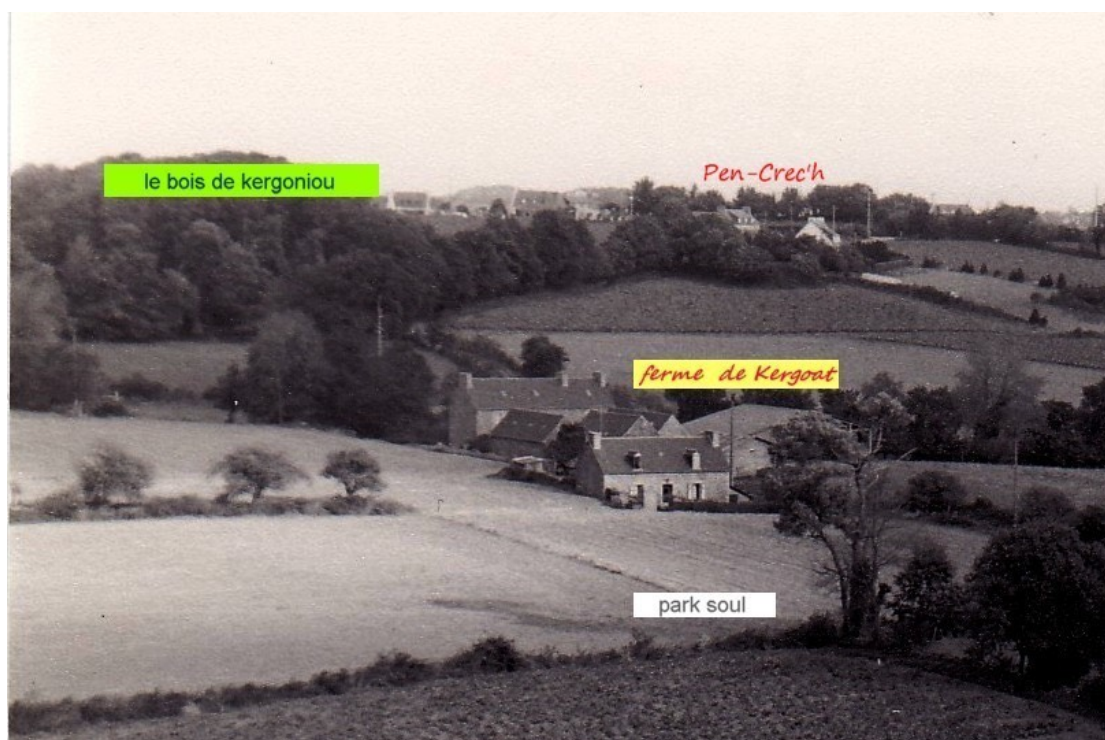


Photo du secteur de Kergoat

La tragédie du clocher

En raison de l'évacuation du quartier tôt le vendredi matin et de l'heure tardive de la tragédie tard le soir de ce même vendredi, peu d'habitants au nord du bourg ont donc été témoins ou simplement informés des événements qui se sont déroulés.

Bref rappel : le soir du 4 août a eu lieu ce qui est désormais connu comme la « tragédie du clocher ».

En passant dans le bourg pour rejoindre une maison réquisitionnée, *Pont-Isaac* près du manoir de Kergoniou, des Allemands en déroute entendent les cloches de l'église sonner. Rendus furieux par cette initiative, ils entrent dans l'église, tirent et blessent quatre jeunes hommes, dont un mortellement. Ils font aussi des prisonniers qu'ils emmènent vers la maison réquisitionnée. Tandis qu'un des hommes réussit à s'échapper en sautant dans un grand champ de blé (*park soul*) et qu'un autre est libéré *in extremis*, les trois



Pont Isaac (coll. partic)

derniers sont torturés et tués. Les Allemands ont requis des femmes pour leur préparer des boissons chaudes et passent la nuit dans les champs autour de *Pont-Isaac*. Le lendemain ou surlendemain matin, n'ayant nulle part où aller, ils reviennent au camp avec chevaux, charrettes et provisions. Une fois arrivés, ils enterrent sommairement les trois victimes dans un coin de champ où on ne les retrouvera qu'en 1946, grâce au témoignage d'un soldat polonais qui avait été témoin de la scène.

M. l'abbé Le Gallou, vicaire

L'abbé Le Gallou était à l'intérieur de l'église quand les soldats y entrent et se mettent à tirer. Se sentant recherché, il sort par la sacristie et, dans la nuit, gagne le chemin de Kergoat. Puis franchissant un grand fossé, il entre dans le champ « *Park soul* » où se cache déjà l'autre fugitif. Entendant des voix allemandes, le vicaire se croit découvert, mais non. Il rampe alors jusqu'au bourg qui est désert. Seul le logement de l'instituteur est éclairé. En y entrant, il voit l'instituteur soigner le jeune Yves Richard qui, blessé dans la fusillade du clocher, saigne abondamment. Le jeune homme décédera peu après.



Abbé LE GALLOU en 1944 ou 1945 (coll. partic.)

M. Irénée Gourhan

« J'avais bien entendu la sonnerie de cloches ce soir là (4 août) après un journée employée à couper du blé avec une moissonneuse lieuse tirée par 3 chevaux conduits par mon oncle P. Goaster de Pré-Blanc. Nous nous sommes dit : « Plounez est libéré, les Américains sont arrivés ». Le lendemain nous avons repris notre travail mais vers les 10 heures nous avons vu arriver ma mère (qui habitant le bourg venait me chercher). Elle commençait à nous raconter ce qui s'était passé au bourg quand nous avons vu arriver trois soldats allemands armés de leurs fusils " Mauser" qui venaient réquisitionner les trois chevaux. Ma mère leur a dit que c'était de vieux chevaux, indispensables pour la moisson. Les trois Allemands n'ont pas insisté et sont repartis sans les chevaux, mais avec nos casse-croûtes ! Ma mère et moi nous avons regagné Landouézec où étaient réfugiés beaucoup des gens du bourg de Plounez. En chemin, nous nous sommes arrêtés chez Yves Richard (nos parents étaient cousins) pour faire une visite mortuaire dans une ambiance de drame. »

LA VRAIE LIBERATION : le 16 août 1944

La longue attente des Américains –

Une douzaine de jours vont s'écouler entre cette nuit du 4 au 5 août et la vraie libération de Plounez le 16 août. Des jours d'angoisse, car les allemands, se sentant vaincus, se sont retranchés dans leur camp du Wern et se montrent nerveux. Il y a parfois des accrochages, comme le 5 août, dans la route qui descend de Penrec'h vers Paimpol. Ce sont des accrochages entre des Allemands qui continuent de refluer d'au-delà du Lézardrieux et des FFI. La famille Jacob qui croyait Plounez libéré est abasourdie : *« La joie est de courte durée car le lendemain [5 août], à 6 heures du matin, un important convoi allemand se présente par la route de Lézardrieux. »*

Les jours suivants, des soldats isolés ou par petits groupes errent dans la campagne, certains se rendent à des particuliers, d'autres se cachent (« *Il y en a peut-être dans le bois de Kergoniou ?* » se demande-t-on). Ils entrent dans les maisons, prennent ce qu'ils trouvent et, si on leur résiste, se font menaçants. C'est ainsi que la jeune Marie Thérèse (16 ans) de la ferme Leroux près de Kergoniou est blessée à la jambe d'une balle tirée par un soldat allemand à qui elle venait de refuser de donner du lait. Elle devra être amputée. Il règne une grande confusion. Quelques familles rentrent chez elles, mais se terrent ; les autres préfèrent rester loin des cibles des avions alliés ou bien à l'abri des réactions imprévisibles des Allemands.

Les raids aériens se font plus nombreux, et les enfants, inconscients du danger, viennent sur la hauteur de Pencrec'h observer les passages des avions alliés qui mitraillent et bombardent Guilben ou le camp du Wern.

La population est à bout, aussi bien physiquement que moralement. Après tout ce qu'il vient d'arriver, les Allemands se font encore menaçants. Ils recherchent en particulier les Résistants et les réfractaires au STO. Ils recherchent aussi le « *petit Pastor* » (le vicaire), qui doit aller se réfugier à la ferme de Poul-Ranet ou encore M. Paul Jacob qui doit rester caché hors de chez lui et qui craint les représailles sur sa famille.

Le 16 août, jour de la libération

C'est dans ces circonstances que les Américains franchissent le pont de Lézardrieux dans l'après-midi du mercredi 16 août et prennent position à Pen-Crec'h.

Yves Martin

« Un jour [le 16 août], un gars venant à vélo de Lézardrieux s'arrête peu avant midi à la métairie de Kergoniou tenue par ma mère pour nous dire de partir car des chars américains vont tirer depuis Lézardrieux sur le camp et nous sommes dans leur ligne de tir. Dans l'après-midi, nous nous mettons à l'abri à la ferme d' Yves Leroux et l'on entend un ou deux obus siffler. Plus tard dans la soirée, nous allons voir les chars rangés dans un champ en bordure de la grand route. Puis nous rentrons. (Nous n'apprenons la libération que le lendemain matin). Ce soir-là et le lendemain matin, ce sont des Plounéziens (dont Albert Kerjolis du café de Croas Barillet, marin sans embarquement) qui, à bord de jeeps, guideront les Américains dans les chemins de Plounez vers le dépôt de munitions et le camp du Wern ».

Joseph Henry

« Un parent de Kergrist a vu dans l'après midi des chars franchir le pont sur le Trieux. Celui qui est en tête s'arrête à Kergrist et tire un obus sur Kergoniou où on dit qu'il se trouve toujours des Allemands. L'obus tombe dans un champ de blé javelé créant une gigantesque couronne de tiges et d'épis. »

Un obus tiré depuis Pen-Lan ou depuis Plourivo passera au dessus du Wern et mettra le feu à un bâtiment de la ferme de Kerraoul. »

Enfants de Paul Jacob

« Le 16 août dans l'après-midi, les Américains franchissent le pont vers Paimpol. Arrivés à hauteur de notre ferme, ils s'installent dans l'aire et alignent leurs chars les uns auprès des autres. Un officier américain demande à la famille Jacob de quitter les lieux car on craint une riposte allemande. Notre frère Paul qui est sorti de sa cachette va alors conduire toute la famille dans un char à banc à « la Rue » sur les bords du Trieux. Là, elle est accueillie par une amie de la famille. Le trajet vers la Rue a ressemblé à un exode de réfugiés. Un matelas avait été placé au dessus du char à banc, protégeant ceux qui ne pouvaient pas marcher Notre père, sorti lui aussi de sa cachette, avait décidé de rester avec grand père à la ferme. »

Le lendemain

La reddition du camp du Wern signifiant la libération de Plounez, survenue le mercredi 16 août au soir ne sera donc connue des Plounéziens eux-mêmes (à quelques exceptions près) que le lendemain matin.

Mlle de Montgermont

« Après plusieurs jours à Traou-Scaven, toute la famille rentre le 17 août à Kergoniou où nous sommes accueillis dans la cour par un militaire canadien qui nous annonce que les Allemands se sont rendus. Il distribue quelques cigarettes puis disparaît.

Dans la cour devant le château, c'est la désolation : c'est comme un dépotoir : des chaises et des fauteuils sont éparpillés un peu partout, certains renversés ; de la vaisselle sale jonche le sol ; il y a des assiettes, des tasses, des verres cassés ; des débris partout, des bouteilles vides. À l'intérieur du bâtiment, tout a été fouillé, les penderies vidées et leur contenu jeté en vrac. Les robes ont été portées, mais par qui ? On a ouvert le piano, comment a-t-il été traité ? L'état des lieux témoigne de scènes de ripailles et de beuveries.

Après un bref inventaire, notre mère se rend à Paimpol pour se plaindre des dégâts et déclarer pertes et vols. Par hasard, seuls deux édredons qu'elle avait faits elle-même ont été récupérés. Une partie du mobilier et de la vaisselle sera remplacée par des biens venant de parents proches. »



Mlle Chantal de Montgermont évoque des souvenirs avec une voisine au Pardon de Kergrist - 2018

Joseph Henry

Joseph tient de parents demeurant à Pen-Crec'h le déroulement de la soirée :

« Les chars et les jeeps ont envahi la route. Dans la soirée, un char positionné devant chez ma grand-mère, dans un champ qui domine Paimpol et le camp du Wern, tire un obus. Une fusée rouge est lancée et un drapeau blanc apparaît au dessus du camp. Les Allemands se rendent.

Des jeeps et des camions descendent au camp de Kergoniou où se trouvent les Allemands qui sont faits prisonniers et immédiatement évacués sur Saint-Thégonnec.

« Le lendemain, [jeudi 17 août,] quatre Américains descendent à notre ferme de Kergoat. La route de Paimpol est encombrée de toutes sortes de véhicules militaires. Toute la journée, des avions passent attaquer Guilben qui ne se rendra que plus tard. On descend au camp où les « résistants » tentent d'empêcher le pillage car il reste des munitions. Je trouve notre tombereau qui avait été réquisitionné, mais il est vide et abandonné ! Je reviens le récupérer. Plus tard, on nous informera que notre cheval volé quelques jours plus tôt, erre avec d'autres dans les chemins et on ira le récupérer.»



Jean Allainguillaume

En me levant le lendemain matin [17 août], je vois des soldats faire leur toilette au puits au bout de la maison. Parmi eux, il y a des noirs, avec des dents blanches. Quand je sors, je reçois du chewing gum et autres friandises, et même des cigarettes. Je fumerai ce jour-là, à 7 ans, ma première cigarette, une Lucky Strike. Je vois, par dessus le petit mur, des jeeps et d'autres véhicules motorisés partout. Je suis impressionné par le grand nombre de chars qui sont impeccablement rangés côte à côte le long des deux talus qui se font face, tournés les uns vers Paimpol, les autres vers Lézardrieux, dans le grand champ près de la maison. Des soldats vont, viennent. Une mitrailleuse est installée dans le jardin devant la maison, tournée vers le parc de Kergoniou. Dans les champs et le verger, des soldats américains armés sont à demi enterrés dans des trous qu'ils ont creusés. Après quelques coups de feu, des soldats allemands qui y étaient cachés se sont rendus.

M ALLAINGUILLAUME montre le champ où bivouaquèrent des soldats américains.

SCENES DE PILLAGE

Chantal de Montgermont

« Après la reddition des derniers Allemands cachés dans le bois de Kergoniou, notre mère va être incapable d'empêcher les gens de venir sur le site qui est toujours entouré de ses champs de mines. Plusieurs courriers aux autorités demandant d'intervenir resteront lettre morte. Une cuve qui n'a pas explosé est à ciel ouvert, des munitions, (des mines, des grenades non explosées), des armes abandonnées vont être emportées en peu de temps .»

Yves Martin

« A notre retour à la métairie, toutes les fenêtres sont à plat par terre. Comme tout le monde descendait au camp allemand, nous y sommes partis. Après le bourg, nous avons rencontré des gens qui remontaient, qui avec un cochon (petit), qui avec des lapins, des boîtes de conserve... Dans le camp, c'était du pillage. Nous avons donc nous-mêmes récolté ce que l'on pouvait dans les débris.

En remontant, à mi-chemin de l'église, nous avons rencontré deux FFI qui n'avaient pas le même brassard. Ils se sont engueulés, et un des deux nous a obligés à retourner au camp rendre ce que nous avions volé. »

Jean Allainguillaume

« Même les enfants veulent leur part du « trésor » du bois de Kergoniou : Les cousins Allainguillaume et Martin ramassent ce qu'il trouvent : des balles en grand nombre, des mines, des grenades, deux armes et on va les cacher dans un talus. Des incursions dans l'Allée des Hêtres de Kerraoul non loin de là, nous permettent d'enrichir notre butin car cette allée est recouverte de douilles vides (les Allemands s'y entraînaient-ils au tir ?). Comme nous allons tous les jours sortir notre trésor de guerre pour l'admirer, le manège intrigue une vieille voisine, qui alerte notre mère qui à son tour prévient les gendarmes... Je ne raconte pas la scène à la maison ce soir-là! »

Enfants de Paul Jacob :

« Le 18 août, après le départ des Américains, deux FFI se présentent à la ferme de Kergoniou. Ils réquisitionnent un cheval « Mousse » et la petite voiture. Ils obligent notre père, sous la menace des armes, à monter les roues pneumatiques de la moissonneuse-lieuse sur la petite calèche et partent faire le tour de l'église avec leur attelage et disparaissent. On ne reverra jamais plus Mousse et la calèche. »

LE LENT RETOUR à UNE VIE NORMALE

Plounez est libéré et la vie va petit à petit reprendre un cours normal : on ressort les vélos, les armes, les postes TSF et les économies de leurs caches. On prie à l'église pour demander du beau temps pour la moisson. Dans les maisons, les fenêtres sont peu à peu remplacées, les petits dégâts réparés.

Le 26 août 1944 paraît le Journal de Paimpol, qui était interdit depuis juin 1942

Le 3 septembre 1944 se tient le premier conseil municipal en présence du Comité de la Résistance qui propose les conseillers. Les élections viendront plus tard.

Mais le quotidien reste difficile. L'obsédante question du retour des prisonniers demeure sans réponse. Il y a pénurie de tout et les tickets ont toujours cours. Le pain de maïs n'a de pain que le nom ! Heureusement, depuis le 14 juillet 1943, les écoliers de Plounez disposent d'une cantine municipale à l'école Sainte-Anne : le conseil municipal « considérant les services rendus par la cantine de l'école privée qui continue à fournir les repas de midi à tous les enfants qui en font la demande, approuve son utilité et décide de l'admettre comme cantine municipale ».

Mais en octobre 1944, la rentrée des classes pour les garçons de l'école publique ne peut se faire dans les locaux de l'école devenus « *inhabitables suite aux événements liés à la fin de l'occupation allemande* » et la rentrée est reportée du 2 au 9 octobre. L'école publique des filles très endommagée par un bombardement doit aussi faire la rentrée dans une salle dépendant de la mairie.

L'église, également, a souffert et ses vitraux brisés sont remplacés par des planches qui obscurcissent l'intérieur et donnent aux cérémonies un air sinistre.

Faute de charbon, le trafic ferroviaire est fortement perturbé à partir de novembre 1944.

Une bonne partie de la France est libérée mais les hostilités ne sont pas finies et jusqu'en mai 1945, il y aura encore à Plounez cinq morts dues à la guerre.

A Pâques 1945, arrivent à Plounez 44 enfants de réfugiés parisiens qui resteront jusqu'en juillet.

Au mois de juin commencent sur la commune les travaux de déminage par des prisonniers allemands, souvent logés chez des particuliers. Les opérations avancent lentement et la préfecture n'autorisera les cultivateurs à retravailler les parcelles nettoyées qu'en 1946. Quelques incidents marqueront ces opérations dans le bois de Kergoniou, mais sans causer de mort. Les enfants sont

inconscients des risques qu'ils courent : un de leurs passe-temps consiste à mettre de la poudre et une mèche allumée dans les bouteilles qu'ils laissent ensuite flotter sur le lavoir jusqu'à leur explosion !

Le retour des prisonniers français débute fin avril 1945. En même temps que les prisonniers, reviennent aussi des marins portés « disparus » depuis 4, voire 5 ans. C'est le cas du père de Jean Allainguillaume de Kergoniou et du père d'Albert Boniort de Kernuet. Dans certains cas, les prisonniers ne se reconnaissent pas entre eux tant ils ont changé, dans d'autres, ce sont les enfants qui ne reconnaissent pas leur père !

Signe de renouveau, des photos de groupes d'élèves sont prises dans les écoles de Plounez au cours de l'année scolaire 1944-1945. L'une d'elles mérite d'être examinée :



La guerre vient de finir mais les prisonniers ne sont pas encore tous revenus d'Allemagne .

L'instituteur titulaire de la classe, M. Ollivier, est justement du nombre de ces prisonniers. Depuis 1940, il a été remplacé d'abord par quelques instituteurs « de passage » puis par Mlle Simone Viguière qui restera à Plounez jusqu'en 1945.

Le groupe est composé de 22 élèves, nés entre 1933-1937. « Elle avait fort à faire avec des élèves dont certains étaient peu motivés et chahuteurs ! » se souvient M. Michel Bocher. Les années d'occupation allemande qu'ils ont tous vécues alimentent leurs conversations. Ces enfants qui viennent de hameaux dispersés sont aussi les « colporteurs » des histoires, récits, rumeurs, chansonnettes satiriques entendues chez eux. M. Yves Martin se souvient de cette chansonnette apprise dans la cour de l'école (sur l'air approximatif d'*Au Clair de la lune*) :

*Devant la guérite, un gard' frigolin
Qui montait la garde avec un' p...
Je lui d'mande « Que lui fais-tu ? »
I'm' répond « Nous sommes foutus,
Hitler s'ra pendu »*

Un autre souvenir revient à M. Bocher (*le 1^{er} en h. à g.*) : il y avait chaque matin à la récréation la distribution de « biscuits Pétain » qui étaient survitaminés mais ne remplissaient pas le ventre.

Sur la photo, il y a les deux cousins de Kergoniou souvent cités dans cet article : Jean Allainguillaume, (*assis 2^{ème} à g.*) et Yves Martin (*1^{er} en h. à dr.*). Le père de Jean, marin de l'État n'a donné aucun signe de vie depuis Mers El Khébir, mais reparaitra en 1945. Le père de Yves, marin de commerce, est sans embarquement et travaille à la métairie de Kergoniou et chez les uns et les autres. Il y a aussi Joël Ollivier (*3^{ème} en h à partir de dr.*), le fils de l'instituteur toujours prisonnier en Allemagne

Il y a également quatre réfugiés parisiens : les frères Michel (*assis 1^{er} à g.*) et Emmanuel Moreno (*au c. 4^{ème} à part. de la g.*) hébergés dans les familles Jacob de Leskernec et Le Goaster de Pré-Blanc, et Paul Mortreux (*en h. 3^{ème} à p. de la g.*) hébergé dans la famille Le Dromaguet de Kerbiguet.

Les autres enfants proviennent du bourg, de Kergrist, Kerloury, Penvern, Guernevez, Landeby, Kernuet, Traou-Scaven, Goasmeur et même Lancerf.

CONCLUSION

Aujourd'hui, absolument rien ne laisse supposer l'existence d'un dépôt de munitions dans le bois de Kergoniou. Seuls les témoignages de quelques passionnés ont donc permis de sauver de l'oubli cette tranche d'histoire locale construite autour d'un site qui, certes, n'a joué aucun rôle dans le déroulement de la guerre mais qui, par sa présence même, a été source de désagréments, de peur et d'angoisse chez les riverains.

Ultime « séquelle » de l'occupation, la première kermesse paroissiale organisée après la guerre, en 1945, ne pourra pas se tenir dans la prairie de Kergoniou, encore minée, mais dans le parc du château de Kerraoul.

J.D. - Bevañ e Plounez – septembre 2019

INFORMATIONS COMPLÉMENTAIRES

Les Allemands retranchés à Plounez étaient démoralisés :

Voici, extrait du *Journal des Opérations de la TFA* un passage qui semblerait concerner plus particulièrement le dépôt de munitions de Kergoniou : « *Il est évident que les militaires ennemis n'ont plus aucun moral car une défense beaucoup plus opiniâtre était possible. Environ 300 lanceurs de fusées, tous chargés, étaient implantés dans les bois autour de Paimpol mais n'ont pas été tirés et ont été laissés sans protection en attendant d'être saisis.* »

Il y a certainement eu d'autres dépôts, mais aucune recherche n'a pour le moment été conduite. Une vague tradition orale évoque un dépôt dans les bois de Plourivo ou Lancerf et un autre dans les bois proches de Beauport.

Pourquoi les Allemands réquisitionnaient-ils aussi des vélos de femmes ?

Si les vélos d'hommes sont pour les agents de transmission (il y a des « compagnies cyclistes »), les bicyclettes de femmes, lit-on dans l'ouvrage de Yann Lapicque, semblent voir eu une toute autre utilité : « *Les Allemands ont choisi [lors d'un recensement à Ploubazlanec] quelques jolies bicyclettes parce qu'il y avait des filles du pays qui refusaient d'aller faire le ménage pour les*

Allemands sous prétexte qu'elles n'avaient pas de bicyclettes. Les Allemands leur ont donc donné des vélos » (page 59) .

REMERCIEMENTS

Comme il a été dit dans l'introduction, cette page d'histoire locale n'aurait pu être écrite sans l'impulsion donnée par M. Jean Allainguillaume. Ses propres souvenirs ont été l'occasion de deux sorties sur le terrain pour mieux retrouver les lieux. Je lui dois un grand merci pour ces moments partagés !

Un grand merci aussi à Mademoiselle Chantal de Montgermont qui a bien voulu, à la demande de M. Allainguillaume, nous accorder un entretien. Ses souvenirs liés à la vie familiale au manoir de Kergoniou pendant l'occupation sont intacts et précieux et ont permis de corriger certaines informations erronées et de préciser d'autres points.

Un autre grand merci à M Yves Martin contacté grâce à son cousin, M Allainguillaume ! M Martin a comblé les attentes du chercheur en rédigeant des pages de renseignements accompagnés de croquis ! La mère de M Martin tenait la métairie du manoir de Kergoniou. Ses enfants avaient donc accès aux prairies jouxtant les zones minées autour du dépôt de munitions. Les souvenirs de M Martin, précis et datés constituent un témoignage irremplaçable.

D'autres témoignages recueillis dans les années 1980 ou confiés au fil du temps lors d'entretiens portant sur d'autres sujets, ont trouvé subitement leur place ici. Hélas, bien des témoins (signalés par une +) ont aujourd'hui disparu. Merci à M Irénée Gourhan, M Joseph Henry (+), Soeur Marie-Paule (+) et son frère Jean Jacob, Mme Denise Cerino, Mme Jouanjan, Mme Beauverger, M Michel Bocher, M l'abbé Le Gallou (+), M Pierrot Fretté (+), Mme Th. Leff (+), M. Pierre Fretté (+), M. André Henry (+).

Quelques documents privés, complétés par une documentation puisée dans les archives municipales et paroissiales fournissent des jalons pour mieux resituer les témoignages dans leur cadre historique ou pour fournir illustrations et anecdotes.

Crédit photos : sauf indication contraire, dessins et photos : Jacques Dervilly.
Photos aériennes : tirages N/B non signés, non datés.